

L'évasion de C. B.

**BONNES FEUILLES**

[WWW.EDITIONS-XENIA.COM](http://WWW.EDITIONS-XENIA.COM)

Janus  
L'évasion  
de C. B.

*Anticipation rétroactive*

Préface de  
Christophe Gallaz

Conception graphique  
STUDIO LISIBLE  
Illustrations  
ESTEBAN ROSALES

ISBN : 978-2-88892-053-3  
Copyright © 2008 by Éditions Xenia,  
CP 395, 1800 Vevey, Suisse

[www.editions-xenia.com](http://www.editions-xenia.com)  
[info@editions-xenia.com](mailto:info@editions-xenia.com)  
Tél. +41 21921 85 05  
skype: xeniabooks

Xenia

*I support the left  
Though I'm leaning to the right  
But I'm just not there  
When it's coming to a fight*

Je soutiens la gauche  
Bien que je penche à droite  
Mais je ne suis plus là  
Lorsque ça commence à chauffer.

Cream, *Politician* (1968)

*L'anticipation rétroactive est un concept original  
de l'Institut Sainte-Claire.*

## 3,79 kilomètres à l'heure

*Le Britannique Richard Wiseman, professeur de psychologie à l'Université du Hertfordshire, cultive l'intelligence des symptômes. Prenant pour référence des chiffres datant de 1994, il a récemment mesuré la vitesse moyenne des piétons qui cheminent au cœur de quelques villes choisies dans le monde entier.*

*Les allures qui ont le plus augmenté depuis quatorze ans sont notées en Asie, en particulier à Singapour, classée première sur la liste des villes abritant les marcheurs véloces (6,24 km/h). Et leurs plus lents congénères ? Ils sont à Berne (3,79 km/h), avant-dernière des trente-deux villes étudiées. La capitale fédérale précède de peu Manama au Bahreïn (3,72 km/h) et Blantyre au Malawi (2,08 km/h).*

*Voilà qui fait réfléchir à partir de ce principe cardinal : aucun rythme humain n'est excessif — trop lent ou trop rapide — sauf s'il compromet les processus de la communauté sociale et politique sur laquelle il s'exerce.*

*Par exemple : qu'est ce que le rythme indigène compromet dans les limites de l'État confédéral ? Les projets ? Les débats liés aux projets ? Ensuite : qu'y fait-il mal exister ? Les êtres ? Les institutions ? Enfin : qu'y fait-il mal disparaître ? Les faux souvenirs émanant de l'Histoire ancienne ou récente, ou ses réalités véridiques ?*



*Tenter de répondre à ces interrogations impose de songer en Suisse à la situation de la parole, qui est pour l'humain le moyen principal de s'instituer dans un rapport juste avec le temps de la vie — de sa vie personnelle impliquée dans la vie collective.*

*Or les Helvètes sont liés par un contrat analogue au contrat tacite qui détermine maintes familles : ils se maintiennent en état de rétention verbale. Chacun d'entre eux surveille ses voisins de manière à ce qu'ils ne commettent aucune infraction susceptible de menacer le pays, l'objectif général étant de cultiver la bonne apparence de l'édifice confédéral sous les regards en provenance de l'extérieur.*

*Il s'ensuit dans notre pays une dépolitisation, une perte du savoir-faire dialectique, une dévitalisation de la substance politique, une introversion soucieuse et manœuvrière plutôt qu'une formulation cherchante et débattante, et finalement une perte graduelle du langage et du goût de s'exprimer — qui sont tous, à leur manière, les ferments de la lenteur suisse particulière.*

*Les enjeux de telles circonstances sont évidents. Ils tournent autour du bonheur, de l'art, de l'intelligence du temps de la vitesse qui devient le nôtre, et même de l'ancien ministre Christoph Blocher.*

*Le surgissement d'hommes tels que lui dans le paysage politique suisse participa sans doute, en effet, d'une incompétence langagière collective face à sa virtuosité verbale de tribun.*

*Et son exclusion par le Parlement reste elle aussi frappée de silences variés et diffus. Ce sont eux que ce livre fait parler,*

*sur le principe de l'hypothèse et du jeu. De quoi propulser leur lecteur à des vitesses réjouissantes, je veux dire enfin supérieures à la norme bernoise.*

CHRISTOPHE GALLAZ



## *Préambule interactif*

La vogue des contes bat son plein. Le genre investit tous les styles : contes populaires, contes fantastiques, contes érotiques, contes politiques. Si bien que même dans les rédactions les plus sérieuses on s'est habitué à traduire en contes les faits les plus tortueux et les moins féeriques de l'actualité. Cette histoire a donc voulu se plier à la tendance générale. Elle évoque peut-être, çà et là, des situations vécues. Elle ressemble parfois à un scénario historique. Elle demeure toutefois un conte.

Comme tous les vrais contes, celui-ci peut s'étirer sur toute la longueur d'un livre ; mais il peut aussi tenir en quelques phrases. On pourrait le résumer ainsi :

*Depuis des siècles, l'Helvétie heureuse vivait en harmonie. Cette harmonie était si complète que son gouvernement suprême, le Cercle des Sept Sages, n'avait pratiquement rien à faire et que ses ministres étaient élus précisément en fonction de leur aptitude à accomplir une telle mission. Par esprit de conciliation et crainte de la dissonance, les partis admettaient même que leurs candidats au Cercle fussent désignés par les autres factions. Les Sages siégeaient souvent, voyageaient parfois et administraient des ministères qui pouvaient tout aussi bien l'être tout seuls. Ils se pardonnaient régulièrement leurs offenses mutuelles afin*



de ne jamais rompre leur « formule magique ». Malgré la durée presque illimitée de leurs mandats, ils se savaient aisément remplaçables. Ils assumaient tour à tour la présidence du pays et se mêlaient volontiers à la population — qui souvent ignorait jusqu'à leurs titres et fonctions. Leur fierté tenait justement dans cette humilité, et leur sagesse dans cette réserve que des peuples moins heureux eussent appelée médiocrité.

Mais voici qu'un jour, pour complaire à la clameur populaire, ils durent admettre en leur sein un Sage différent. C'était un homme rugueux, sûr de lui et dépourvu de manières. Son aplomb, il le devait à son immense fortune ainsi qu'au parti qu'il dirigeait, le Parti populiste suisse (PPS), devenu sous sa houlette le premier parti du pays. Criés à pleins poumons et d'une seule voix, les NON d'une minorité convaincue étouffaient dans l'œuf les OUI chevrotants et insincères des majorités de circonstance.

À l'instar de sa faction, C. B. aimait, à tort ou à raison, s'opposer aux compromis que les autres Sages, avec mille autres couleuvres, avalaient ensemble. La sagesse ancestrale de ses pairs, B. la traitait de folie ; et leur rituel le plus sacré, celui du pardon mutuel, lui était inconnu.

Mortifiés dans leurs usages auxquels ils tenaient plus qu'à leurs convictions mêmes, ses pairs et leurs factions respectives finirent par se résoudre à un geste extrême : expulser l'intrus du cercle enchanté. Avec la témérité des poltrons, ils le firent en coup de théâtre, à grand fracas, élisant une ombre chinoise à la place de l'homme politique le plus puissant du pays, et ce au lendemain de son plus grand triomphe électo-

ral. Un soulagement immense parcourut l'élite du pays, une humiliation non moindre terrassa et divisa le plus arrogant des partis et la « formule magique » fut sauvée in extremis.

Mais les contes ne sont jamais fixés une fois pour toutes. Leur chute, quelquefois, peut varier dramatiquement. Ainsi, après la lecture des pages qui suivent, certains pourraient être tentés de substituer au dernier paragraphe l'épilogue suivant :

Après quatre ans passés à l'intérieur du cercle magique où il avait tant rêvé d'entrer, C. B. s'ennuyait. Homme d'ordre et de discipline, il avait ordonné et discipliné toutes les administrations, tous les bureaux dont on lui laissait la charge — or, malgré son zèle, il ne s'en voyait pas offrir d'autres. Comme un missile balistique en temps de paix, il avait fini par perdre de vue le but de sa mission et son parti sombrait dans une torpeur satisfaite. Il avait cru forcer le Cercle magique : c'était le Cercle magique qui l'avait englouti, lui. Il décida donc que le Cercle devait disparaître ! Certes, il avait protégé le pays, jadis, mais les temps avaient changé. Désormais, cette palissade n'entourait plus qu'un bac à sable où pataugeaient des enfants en cravate, insouciants et irresponsables.

C. B. n'avait pas la force de briser seul une construction aussi ancienne. Il connaissait bien l'adage : malheur à celui par qui le scandale arrive ! Il résolut donc de déléguer le travail de sape à ceux-là mêmes — veules mais puissants — que le Cercle magique protégeait le mieux. Connaissant



*ses pairs et n'ayant aucune illusion sur la nature humaine, il fomenta un cataclysme dont il tirerait le plus grand profit possible.*

Le livre qui s'ouvre devant vous est un bien curieux ouvrage. À l'origine, cela devait être un essai classique sur le nouveau visage politique de la Suisse. L'avenir de ce pays me paraît si ouvert, si imprévisible à l'heure qu'il est que j'ai renoncé à donner une conclusion à ce livre, et même une forme précise. Il est à prendre tel quel.

À vous de jouer : lisez ce récit, et décidez pour vous-même si la chute proposée ci-dessus vous paraît plus vraisemblable que la version admise. Chacune d'elles laisse entrevoir, pour l'avenir de ce pays, des voies diamétralement opposées.

L'AUTEUR



## *Introduction*

Cela pourrait s'être passé ainsi.

Ils sont venus de toute la Suisse, en ce jour d'automne 2006, pour une réunion discrète. Tellement discrète, d'ailleurs, que je me vois dans l'obligation de taire les noms des participants jusque dans la fiction de ce récit. Il suffit de savoir qu'ils sont des faiseurs d'opinion, des personnalités incontournables de la vie économique et politique. Bref, la crème de la crème de *l'establishment* helvétique.

Plus singulier est le motif de ce huis clos.

Depuis quelques années, le visage poli de l'Helvétie heureuse arbore un furoncle disgracieux. Ce furoncle n'est autre que l'un des Sept Sages, un membre de l'exécutif suprême. Ministre, patron du premier parti du pays, l'homme est également un industriel richissime. Celui que nous appellerons ici C. B. est depuis quelques années le Suisse le plus puissant, mais aussi le plus embarrassant. C. B. s'est fait élire au gouvernement trois ans plus tôt en intriguant contre une jeune et dynamique conseillère fédérale. Depuis, il a multiplié initiatives scandaleuses et déclarations tonitruantes dans le but d'écorner la bonne image que la communauté internationale a toujours eue de la Suisse.





Les participants de cette réunion proviennent de plusieurs horizons professionnels et de presque tous les partis politiques — à l'exception, bien entendu, du Parti populiste suisse de C. B. Aujourd'hui, ils partagent une même préoccupation et un même projet. Ils représentent le changement dans une Suisse de plus en plus méfiante et de plus en plus recroquevillée sur elle-même. Ils œuvrent, avec plus ou moins de sincérité, à l'ouverture tous azimuts de la place retranchée où ils vivent. Pour forcer le pays à s'ouvrir aux bienfaits du monde et à sa diversité, le préparer à répondre aux défis de la mondialisation, il s'agit de faire sauter le verrou. Ce verrou, c'est justement C. B., avec son influence, ses idées et tout ce qu'elles entraînent.

Que faire, se sont-ils demandé, pour combattre la montée de l'euroscpticisme, de la xénophobie, de l'obsession sécuritaire? Contrer des idées sombres par des idées claires: oui, mais quel labeur... et pour quel résultat! De l'école à l'université, du canard local à la télévision, du terrain de sport au cinéma, le message de prévention tourne à plein régime. En vain: les scores du PPS aux élections ne font que monter, et ses initiatives démagogiques sont plébiscitées à l'échelle nationale. Si un quart des citoyens votent pour ce parti et son leader, c'est en réalité une bonne moitié d'entre eux qui approuvent ses idées sommaires dans ces perpétuels référendums, résidus d'un ancien folklore démocratique dont C. B. a fait son fer de lance.

À cette lutte fastidieuse de tous les instants, ils commencent à entrevoir une alternative. Leur chance, c'est que ces néfastes idées ont fini par être incarnées en un seul homme.



Or maîtriser un individu est infiniment plus simple que de réfuter pied à pied ses idées. Personnaliser le problème, voilà la clef! C. B. est impétueux, désagréable et rude: les tares de son caractère ne manqueront donc pas de compromettre son programme et sa clientèle tout entière. Et ce jour est peut-être venu.



Un premier conjuré prend la parole en brandissant deux journaux quotidiens, le *Potin* et le *Quick*:

« Cette fois-ci, c'en est trop. Cet individu veut remettre en question la loi antiraciste, texte pourtant voté par le peuple il y a quelques années à peine!

— Si encore il avait fait ces déclarations en Suisse, mais en Turquie! » lance un diplomate, « En Turquie! Alors que la Turquie refuse d'admettre le génocide arménien!

— Et qu'un historien turc va être jugé pour négationnisme sur sol Suisse... Décidément, il fait exprès. »

Dès cet instant, c'est à qui s'insurgera le plus fort:

« C'est un scandale!

— Un ministre de la justice qui remet en question la justice!

— À l'étranger, qui plus est, au vu et au su de l'opinion mondiale.

— Pour flatter la mauvaise foi des Turcs!

— Et sauver quelques contrats commerciaux!

— L'honneur de la Suisse n'est pas à vendre! »

Dans cette assemblée de notables outrés, la dernière



infraction du tribun est particulièrement choquante. La norme pénale contre les discriminations ethniques et religieuses, connue sous le nom de loi antiraciste, est un maillon clef de l'intégration internationale du pays : c'est la pudique garantie que la Suisse, en dépit de son isolation politique, satisfait aux plus hautes exigences juridiques et morales de la communauté internationale. Certains ont compris le sens du message :

« Le *shifting* de toute autre loi passerait inaperçu, mais tout *damage* à la loi antiraciste retentirait comme un *bang* dans le monde développé. C. B. ne pouvait l'ignorer lorsqu'il a lancé son missile », observe un officier d'état-major.

« Certainement pas, et c'est bien pour cela qu'il l'a lancé. Cette loi, il s'en fiche : c'est tout l'équilibrage du système qu'il veut mettre en péril. Il ne sait faire que de la gestion de crise », enchérit un consultant financier.

« Mais enfin, pourquoi ? Au bout du compte, le système, il en profite comme tous les autres, ce nabab ! » jette un opulent publiciste venu du marxisme militant.

« Pourquoi ? reprend un universitaire. Mais, comme vous l'avez dit, pour déséquilibrer ! Pour instiller un paradigme du chaos et de la confrontation là où l'on avait jusqu'ici un jeu de signifiants basé sur un modèle de dialogue et de consensus.

— Moi, je n'irais pas chercher si loin, répond un patron de presse. Je crois qu'il le fait parce qu'il peut se le permettre et parce que cela l'amuse.



— Une transgression ludique ? Ce serait encore pire », s'indigne le professeur.

« Là, je suis d'accord, abonde le magnat. La présence de cet irresponsable à la tête de l'État est une menace pour la démocratie. Comment faire pour l'écarter sans saper les bases mêmes de notre légitimité ? Il s'agit tout de même d'un des sept Sages... »

— C'est bien ce à quoi nous devons réfléchir, conclut un membre de l'exécutif fédéral. En ce jour, notre démocratie est prise en otage par un seul homme. Voilà pourquoi les derniers justes ont le devoir moral de trouver d'autres voies pour sauver le pays. Comme l'enseignaient les bons pères jésuites, messieurs dames, la fin sanctifie les moyens... »

Et ils se mirent au travail. Mais faire sauter ce verrou était une affaire délicate, et les fruits de leur réflexion demeurèrent longtemps invisibles.



---

De: janusw@bluewin.ch

**Objet: Projet de livre sur la politique suisse**

Date: 21.7.2007 21:27

À: s.pires@politmag.org

---

Chère Sophie,

Je vous écris de Berne, où j'ai pris mes quartiers pour suivre la campagne électorale de nos amis Helvètes. Je vous confirme aussi la teneur de notre entretien de tout à l'heure. J'ai obtenu le feu vert pour commencer mon ouvrage sur ce que j'ai pompeusement appelé «la néorévolution suisse». Vous m'avez une fois de plus sauvé la mise: Robert était effectivement dans un de ses bons jours. Ses largesses le perdront.

Bref, il m'accorde non seulement les quatre mois semi-sabbatiques pour mon enquête sur la Suisse, mais également l'heure quotidienne de votre temps qui me sera nécessaire pour mettre en ordre et compléter les notes, éventuellement préparer la rédaction du livre. Je vous fais suivre son message et ma réponse: vous goûterez l'exquise affabilité qui a fait sa réputation. Mais on s'en fout.

Je m'attacherai à suivre les événements d'un double point de vue: celui du journaliste en mission et celui de l'observateur libre, du philosophe sans attaches. Je vous remercie d'avance des efforts que vous aurez à faire pour mettre en ordre mes notations.

---

De: r.delage@politmag.org

**Objet: Ton projet suisse**

Date: 21.7.2007 16:09

À: janusw@bluewin.ch

---

Message bien reçu, Janus. Je suis moins idiot que tu ne le racontes à la cafétéria. Tu n'as pas besoin de m'agiter sous le nez ton «grand reportage primé» sur *l'Inde numérique*, on finira par croire que tu es l'homme d'un seul livre. Je te rappelle que c'était il y a dix ans...

Tu ne me feras pas avaler tes histoires de complotages helvétiques, ni de, je cite, «néorévolution suisse au cœur de l'Europe». 1. la Suisse n'est pas «au cœur» de l'Europe, mais tout simplement en dehors. 2. «révolution» et «suisse» est un oxymoron. 3. le «consensus mou» qui régit cette plate-forme offshore arrange tout le monde aux alentours: si quelques indigènes veulent changer la formule, il leur faudra d'abord envoyer des émissaires chez le proconsul, avec offrandes et tenues d'apparat. 4. a-t-on jamais vu un parti réac fomenter une révolution? Pourquoi ne pas proposer à tes voisins lefebvristes d'organiser une *gay pride*? 5. l'issue de leurs élections est cousue de fil blanc: on va s'agiter, on va gueuler contre l'ours enragé, et puis on le reconduira bien sagement pour quatre ans dans sa fosse, à Berne.

Cela posé, je n'ai rien à redire à ton projet de livre: là, tu assumeras seul le ridicule, et je présume que tu ne comptes pas sur ma peu prestigieuse plume pour la préface. Tout ce que je te demande, c'est de me fournir une fois par semaine un article bien policé qui ne me



fasse pas d'histoires. On va tout de même pas se mettre les confrères à dos pour ces bouffeurs de fondue. Quant à Sophie, elle ne travaille de toute façon qu'avec toi et pour toi. Alors, que tu sois à Paris ou à Genève...

---

De: janusw@bluewin.ch

**Objet: Re: Ton projet suisse**

Date: 21.7.2007 16:56

À: r.delage@politmag.org

---

Mon cher Robert, les bouffeurs de fondue te remercient. À ce propos, le tarif d'*Astérix chez les Helvètes* reste en vigueur: bâton pour le premier pain perdu, fouet pour le deuxième, plongeon lesté dans le lac pour le troisième. Or, tu viens de lâcher ta bouchée plusieurs fois en un seul message. Je prends le pari que tu as tort sur tes cinq points, et l'entends le démontrer. Je vais te prouver que la politique peut être aussi passionnante et aussi tordue en Suisse qu'ailleurs. C'est ça, la révolution!

Amitiés lémaniques!

Janus





En cette journée de fin d'hiver 2007, C. B. se tient derrière la fenêtre de son bureau au Palais fédéral et regarde au dehors. Le conseiller fédéral ne voit pas les signes du printemps naissant, il ne voit pas la boucle de la rivière, au loin, au creux de laquelle se blottit la ville indolente. Son regard se perd dans le vague et des pensées erratiques viennent s'échouer au bord de sa conscience. Devant lui s'étend, émaillé de nombreuses victoires et de quelques défaites qu'il a su retourner à son avantage, le paysage de sa vie. Il y voit culminer les sommets de son existence: sa réussite familiale, d'abord, puis son succès en tant qu'industriel, et finalement son étonnante ascension politique. Trente-cinq ans ! Cela fait trente-cinq ans qu'il se voue corps et âme à la politique. Son parcours de tribun lui défile devant les yeux, parcours singulier dans une nation qui se méfie des tribuns. Devrait-il en être fier ? On n'est fier, avec une éducation comme la sienne, que de choses extérieures, jamais de soi-même. D'un état des choses et des êtres, devrait-on dire, de leur adéquation à des principes qu'il serait impossible voire dément de mettre en cause. Soi-même, on n'est rien : c'est la devise atavique de sa lignée de pasteurs rigides et pieux.

Lui, après tout, n'a fait que remplir une mission. Une mission historique : c'est grâce à son énergie, à sa capacité de mobilisation et d'organisation qu'un seul parti, le sien, le Parti populiste suisse, a réussi à sauver l'indépendance du pays en cette fatidique année 1992. Mais la victoire du 6 décembre n'était rien en comparaison des tempêtes d'injures et de dénonciation qui l'ont suivie. Et de la sardonique satisfaction qu'il peut éprouver aujourd'hui à voir ses ennemis, les « européens » d'hier, se pelotonner dans un confort scandaleux derrière ces frontières, cette monnaie et cette souveraineté qu'il leur a sauvegardées, lui, contre leur gré. Où en serait-on aujourd'hui, dans ce *kindergarten* à vingt-sept, à trente-cinq, à soixante-deux nains ?

Mais un avertissement douloureux lui vrille l'esprit : Alerte ! Ses soixante-sept ans d'expérience l'avertissent d'un danger plus grand que tous ses ennemis réunis : L'autosatisfaction. Et la paresse, sa fidèle compagne.

Depuis quelque temps déjà, il se sent pris dans une sorte de cul de sac. Pire, un étai. La liberté qu'il a sauvegardée pour son pays, il l'a perdue pour lui-même. Depuis quatre ans qu'il est au gouvernement, il n'a fait que se contorsionner et se contraindre pour lisser ses saillies et paraître « comme il faut ». En vain : le naturel le rattrapait au galop à chaque fois ! Des mots lui échappaient, de ci, de là, des formules que la presse reprenait avec délectation, lui jetant l'anathème de son encre faussement indignée.

Entrer au gouvernement, lui ? Quelle folie ! Blanche-Neige essayant de se plier dans les lits des sept nains ! Il l'avait voulu, pourtant, il était entré dans la souricière de

son plein gré. Tout content, qui plus est. Il s'en est voulu, depuis, de cette fatuité.

Bien sûr, il a réussi à démontrer que l'État pouvait se gérer comme une entreprise, il a réduit les frais annuels du département de justice et police de deux cent cinquante millions de francs, il a révisé de nombreuses lois, dont celles concernant l'immigration. Mais qui a entendu la démonstration ? Ne dit-on pas, chez ces Romands veules et perfides, que le mieux est l'ennemi du bien ? Il aurait voulu transformer fondamentalement l'exercice du pouvoir, le rendre factuel, épuré, en faire un réel service public. Autant s'attaquer aux écuries d'Augias ! Il n'a même pas réussi à purger l'État de tous ces petits marquis qui n'ont que le bien commun à la bouche et leurs vils petits avantages en tête ; il a juste réussi à les monter contre lui.

Arrivé à l'automne de sa vie, C. B. est bien forcé de s'avouer qu'il a sous-estimé l'inertie et la solidité du système. Ce n'est pas lui qui a réformé le système, c'est le système qui l'a neutralisé, lui. Il est parvenu à tisser autour de lui un filet inextricable, gluant et visqueux, dans lequel il s'empêtre un peu plus à chaque fois qu'il passe à l'action. Cette tactique, ses adversaires l'appellent la « défense des institutions », mot qu'ils répètent tel un mantra sur son passage, comme pour chasser un mauvais esprit.

Le mauvais esprit, c'est lui, C. B., le self-made-man dont la plus grande tare est d'avoir réussi sans l'aide du système, d'avoir atteint le succès sans rien devoir à l'establishment. *Curriculum* intolérable pour tous ceux, les plus nombreux, qui sont forcés de courber l'échine par habitude, n'ayant



rien obtenu tout seuls, de rembourser les prêts qu'ils ont reçus, de tolérer la corruption parce qu'elle les a menés là où ils sont, de flatter parce que leurs propres mérites n'existent que par la flatterie des autres. C. B., lui, est resté libre. Il n'a jamais voulu plaire, au contraire: il s'est toujours donné les moyens de déplaire. Déplaire, privilège aristocratique et consécration ultime d'un succès de paysan.

Et voilà: il voit aujourd'hui qu'il est resté un paria. Un parvenu, non de l'argent, mais des manières. Les grands bourgeois, élevés dès le berceau pour le pouvoir et les honneurs, avaient compris. Les avocats d'affaires, les collectionneurs de conseils d'administration, les médecins avaient compris. Même les professeurs devenus des huiles grâce à l'absurde loterie socialiste et les syndicalistes joueurs de coudes avaient compris ce que lui n'avait pas compris: qu'en Suisse, on ne montre pas ses dents. Qu'on peut y mentir, prévariquer, combiner, trahir, assassiner à sa guise tant qu'on a la force de maintenir sur son visage le rictus du sourire consensuel. Que les passes d'armes s'y font avec des épées de bois.

Et lui, il a voulu conquérir ce monde-là avec sa grande gueule et sa démarche pesante! Il a cru les dominer, tous, et ne s'est pas privé de le leur faire savoir. Or, à son insu, c'étaient eux qui le domptaient. Comme chez Knie: on mate par la patience et la ruse un fauve turbulent. Sa morgue l'a rattrapé: il se croyait le roi de la jungle, il n'était qu'un numéro de cirque.

C. B. en est là de ses réflexions lorsqu'il entend frapper à la porte. S'arrachant à ses pensées, il jette un regard furtif à sa montre et traverse la pièce pour aller ouvrir.



---

**Objet: Premiers contacts**

Date: 23.7.2007 10:12

---

J'ai pris en toute hâte quelques rendez-vous pour des entretiens politiques et économiques dans les semaines à venir. Ai encore du mal à cerner le personnel politique. En revanche, les acteurs de l'économie et de la finance suisses m'apparaissent comme des gens beaucoup plus faciles à définir. Derrière leur discrétion, une grande connaissance des affaires. Une belle sûreté de jugement derrière leur prudence. Jugement qu'ils gardent le plus souvent pour eux...

Ce sont souvent des gens ennuyeux qui s'ingénient à vous livrer des banalités et des évidences. Tout le jus est dans l'ordre des observations, l'intonation, les omissions... mais vous ne le savez pas forcément. Ils finissent par vous excéder, et alors vous voyez — trop tard! — qu'ils sont en train de mesurer votre patience.

Bref: sur le banquier suisse, tout a déjà été dit.

Mais peut-être pas encore sur l'entrepreneur. Il y a dans ce pays tant de compétences scientifiques, organisationnelles, inventives qu'elles semblent parfois se chevaucher. Le système, qui fait mine de les encourager, ne l'a pas encore vraiment compris. Les appuis, publics ou privés, arrivent tard si d'aventure ils arrivent. Du coup, toute cette belle créativité finit par s'expatrier aux States. Ou plus exotique si affinités.

Rencontré hier un jeune architecte de passage à Genève. Établi à Pékin depuis peu, il arborait sans complexe une Rolex chinoise à trente dollars. Pourquoi il a filé à Pékin? Appréiez la réponse: «A votre avis, qu'est-ce qui vaut mieux pour un architecte qui se lance? Être mal

